

Un gisement littéraire insoupçonné : l'œuvre de Charles-Albert Cingria (1883-1954)

par Marijke de Courten, présidente de l'Association des Amis de Charles-Albert Cingria



« Je suis Constantinopolitain, c'est-à-dire Italo-franc levantin, originaire de Raguse ! » s'écrie Charles-Albert Cingria.

Néanmoins, l'écrivain a l'heur de figurer sur le programme de la manifestation d'aujourd'hui, en ce haut lieu du patrimoine culturel vaudois que constitue l'aula du Palais de Rumine. C'est que, depuis la naturalisation d'Albert Cingria, son père, devenu citoyen de Genève en 1870, et la naissance de ses trois enfants dont Charles-Albert en 1883, la famille s'est définitivement établie en Suisse, et que Charles-Albert, dans son existence de semi-nomade a su faire de la Romandie sa patrie d'adoption.

© Alexandre Almira, photographe, Archives de la Ville de Lausanne

Notons que son frère Alexandre, peintre verrier de quatre ans son aîné, a également, comme vous le savez, conquis sa place dans le paysage culturel suisse.

Après une brève présentation de l'auteur, ma communication traitera successivement de deux aspects du patrimoine littéraire :

- le patrimoine littéraire en tant qu'imaginaire collectif

- et le patrimoine littéraire en tant que projet.

La première partie est l'ébauche d'une réflexion sur la notion de patrimoine littéraire, à partir de quelques extraits de l'œuvre de Cingria. En considérant brièvement l'effet produit par le patrimoine culturel sur l'individu, je me situe en aval de la tâche accomplie par un grand nombre de personnes - archivistes, documentalistes, chercheurs - qui mettent à disposition ce patrimoine et effectuent, en amont, un travail tenace et remarquable, pour lequel nous ne les remercierons jamais assez. Mes observations constituent en quelque sorte le dernier chaînon de la chaîne de réflexion sur le patrimoine littéraire.

Ma deuxième partie, par contre, relève plutôt du témoignage, celui d'une équipe éditoriale dans les remous de la politique culturelle d'aujourd'hui.

Charles-Albert Cingria.

Quelques mots de présentation de l'auteur, avec une focalisation sur ses accointances lausannoises.

En osmose avec les paysages et les villes qu'il parcourt et où fréquemment il séjourne, « l'ex-Levantин » subit une évolution de tous les jours ; il observe, les spectacles s'imprègnent sur la rétine et l'encre – de préférence violette – s'imprègne sur le papier. L'auteur a en effet consacré les 2/3 de son œuvre à des sujets quasi-locaux, dont témoignent les titres : *Impressions d'un passant à Lausanne*, *Le Parcours du Haut Rhône*, *Musiques de Fribourg*, *Pendeloques alpestres*, *Florides helvètes*, *Musiques et langue romane en Pays de Vaud*, *Voyage de Saint-Gall à Ouchy*, *Les Enfants de Chexbres*. Beaucoup de noms de villes, me direz-vous. Oui, Cingria aime les villes, voyant plus de grandeur dans l'homme qui construit que dans l'homme qui laboure.

Ramuz regarde à ses pieds, la terre, les blés, les vignes. Charles-Albert scrute le ciel, les nuances de l'atmosphère, les objets inattendus, les vestiges du passé.

Lausanne a été son port d'attache éditorial. Ses meilleurs amis sont ceux des Cahiers Vaudois. Certains d'entre eux, puis d'autres grands noms de l'édition vaudoise feront connaître sa prose : Mermod, Payot, La Guilde du Livre, André Gonin, Michod et Cie, la Bibliothèque romande, enfin, L'Age d'Homme et la consécration, *post mortem*, avec ses 17 volumes d'œuvres complètes éditées entre 1967 et 1981.

A Lausanne, on l'écoute à la grande salle du Conservatoire où il donne des conférences musicologiques (il a, en effet, commencé par la musique et ses professeurs lui ont reconnu des dons de compositeur et une virtuosité pianistique extraordinaire) ; à Lausanne encore, il est un habitué de Fantaisie, la demeure des Mermod. On le voit au café Roma, ou au Central en compagnie du dessinateur Géa Augsburg, de Rodolphe-Théodore Bosshard le peintre, de Victor Desarzens, le chef d'orchestre ; on le rencontre chez Melle Moeri, rue du Beau-Séjour puis avenue de Beaulieu, chez l'architecte Robert von der Mühl, rue Saint-François ; il fréquente le peintre Léo Fiaux, Jacques Berger,

Denise Bidal, Georges-Michel Bovay. Il affectionne Ouchy où il loge chez Jean Planque ou bien à l'hôtel (Lutetia, Hôtel du Port ou Hôtel du Parc) et prend l'apéritif au Café du Raisin ; on le trouve encore à Grandvaux à l'Hôtel du Monde ; mais aussi chez les Chevalley à Préverenges, ou chez le peintre Albert Gaeng à Paudex.

Indéniablement, l'homme et l'œuvre ont des racines en terre vaudoise. Mais Cingria a aussi une vie parisienne (au quartier de St-Sulpice) et il fascine les écrivains français, tels que Paul Claudel, Max Jacob, Jean Paulhan, Jean Cocteau, Pieyre de Mandiargues ou Pierre Leyris, et plus près de nous Jacques Réda, Pierre Michon, Guy Goffette, Pierre Bourgonioux, Michel Butor... des écrivains suisses également, tels que Jacques Chessex, Nicolas Bouvier, Georges Haldas, Frédéric Wandelère, Jean-Louis Kuffer, Claude Frochaux, Corinne Desarzens (bien entendu cette liste est loin d'être exhaustive). Pourquoi les écrivains ? Du fait de son style tout de suite signé, inimitable, une langue éclatante, une façon de dire à mille lieues de l'insipide. Pourquoi pas le grand public ? Parce qu'il n'a pas écrit de romans, dont la majorité des lecteurs sont friands, mais aussi, sans doute, parce qu'il truffe ses récits et ses propos d'allusions culturelles, - et qu'il n'est pas toujours aisé de le suivre sur ces chemins de traverse ; pourtant, il le fait sans pédantisme, souvent avec l'humour qui permet d'échapper à toutes les platitudes menaçantes ; ces incursions sont de purs délices et un permanent hommage aux traditions millénaires, l'Antiquité biblique et gréco-latine, le Moyen Age chevaleresque et religieux, tout cela qui, au sens large, constitue nos racines culturelles.

Malgré cette érudition, Cingria est en phase avec le lecteur du XXI^e siècle. En effet, le genre du propos, qu'il pratique largement, correspond au rythme d'un lecteur qui a peu de temps, peu de patience, enclin à un bref dialogue, un « entretien » en quelque sorte ; il est prêt à s'approprier un fragment - une page et demie - lui livrant une substance, réflexion ou émotion, tout de suite, car «demain dit, Cingria, il y aura autre chose... ». Comme nous comprenons cela, les fugitifs, les zappeurs que nous sommes.

Edmond Gilliard a dit de Cingria : « s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer, au nom de la liberté » (ce fut à l'occasion de la remise du prix Rambert que Cingria a partagé en 1935 avec Pierre Beausire pour son essai sur Pétrarque, paru chez Payot en 1932).

Le patrimoine littéraire en tant qu'imaginaire collectif.

Le patrimoine culturel est considéré comme « une propriété transmise par les ancêtres ». Cette propriété peut être matérielle ou spirituelle. Souvent, elle est les deux conjointement ou successivement, comme c'est le cas pour un monument, une sculpture, une peinture, d'accès facile et dont la réception et le souvenir ne posent pas de problème, même s'ils sont très différenciés. En littérature, les œuvres, les manuscrits ne sont accessibles qu'en fonction d'un effort de découverte et de compréhension. A mon sens, le fait que des archives dorment dans les souterrains de nos bibliothèques, n'en font ma propriété personnelle, si je n'y ai pas recours ; le fait que j'ai des rayons de ma bibliothèque consacrés à Goethe ne fait pas entrer cet auteur dans mon patrimoine culturel, si je n'ai aucune idée sur leur contenu ; et cela, bien que, dans les deux cas, ils soient à ma disposition et puissent, demain, si je le veux, en faire partie. C'est la raison

pour laquelle j'ai choisi de considérer le patrimoine littéraire non pas sous la forme matérielle de son support, mais sous la forme immatérielle de son contenu.

Dès lors, au niveau individuel, le patrimoine littéraire est un constituant de l'univers psychique, immédiatement sollicité à la moindre perception avec laquelle il pourrait former un lien. Il entre pour une part dans les associations d'idées de son propriétaire, le « porteur » de ce patrimoine.

Celui de Cingria est immense, toujours vivant, à l'œuvre comme une réalité qui gronde, soulève l'enthousiasme, augmente le mystère, fait éclater les limites spatio-temporelles de la perception présente ouvrant grandes les portes sur le fantastique. Voyons comment le patrimoine culturel « opère », au détour d'une simple promenade en rase campagne ; l'esprit scrute l'horizon :

« Des corbeaux d'un noir démesuré filent en pente doucement sur les cimes, puis se posent. Changent d'idée, de nouveau s'élancent, planent, se posent. Cela ainsi à n'en plus finir dans ces fastueuses terres ocres où de l'habitat humain rien ne subsiste si ce n'est ces éperdues gesticulations de lointaines incommensurables fermes. On dirait des villes antiques de livres d'images. Jéricho dans l'éclat de ses tonitruantes fanfares portant processionnellement la loi. » (*Œuvres complètes*, V, 155).

Le paysage devient dense, s'anime de sensations visuelles et auditives nouvelles. Le *hic et nunc* rejoint un passé lumineux. Le promeneur est transporté quatre mille ans en arrière. Ce qui fait dire à Cingria, d'une assurance tranquille « le neuf est éternel ».

Si nous sommes dans une disposition adéquate, le patrimoine culturel confère aux spectacles quotidiens un surplus d'être, une densité, une profondeur et une charge émotionnelle parce que ce spectacle qui aurait pu être anodin, n'apparaît plus comme tel ; il s'enracine dans un substrat psychique séculaire, et prend un sens :

Passé un troupeau de moutons :

« C'est si suave et si furieux – si volontaire – ce noir significativement localisé sur certaines parties de leurs corps... Pourquoi cet arrêt ? Pourquoi ces localisations véhémentes ? Il y a là une syntaxe, une science comme est la science des intervalles ou des quantités dans les nombres et ces taches y sont attentives. Chaque mouton – les tout petits surtout - promène une maxime de race astrale ostensiblement signifiée » (*Œuvres complètes*, VII, 49). Pythagore est tout près, et conduit à l'émerveillement.

Le patrimoine littéraire correspond au savoir de nos ancêtres, décanté, délesté des contingences originelles, comme épuré, mais enrichi, stratifié, par l'imagination des générations successives, qui oublient certains détails et en cisèlent d'autres, à l'envi, à l'infini.

Dans ce contexte Cingria nous livre une réflexion éclairante, au chapitre introducteur de son essai sur *La Reine Berthe et sa famille*. Il s'agit non pas de Berthe aux grands pieds,

mère de Charlemagne, mais de Berthe, la reine fileuse, reine de Bourgogne, qui s'était retirée à Colombier-sur-Morges.

« Nous éprouvons le besoin de discriminer deux états : l'état chrysalide dirions-nous (le visible humble personnage de l'histoire) et l'état déployé et vibrant. Ce dernier appartient à la réalité de la survie » (*Œuvres complètes*, IX, 13).

La réalité de la survie, c'est bien la réalité du patrimoine littéraire, transmis par tradition orale ou écrite au sein de la population des campagnes où le souvenir de la reine est resté tenace. (Je reprends l'évocation de Cingria ; il s'agit toujours de la reine Berthe :)

« On la voit, quelquefois à cheval, d'autres fois à pied, en général filant, et vêtue ainsi que parée d'ornements d'une mode fort ancienne. Mais on l'aperçoit aussi dans l'air, pas très haut, qui avance avec vitesse et comme aspirée. C'est peut-être alors qu'elle est fâchée ? En effet, elle punit, et dans ce cas, elle ne manque pas celui qu'elle doit atteindre. Bien plus souvent elle est compatissante. Quand était-ce ce jour où on la vit, il n'y a pas si longtemps, apparaît aux environs de la tour de Gourze, à la suite d'un hiver humide, portant devant elle un van rempli de trésors et le versant sur la contrée ?

Mais on l'a rencontrée aussi comme une voyageuse, une simple dame. Elle passe la nuit dans une hôtellerie d'un de ces gros villages » (*Ibidem*, p.14) et les témoignages se succèdent...un monsieur a entendu dire par deux vieux Payernois que...et à Payerne beaucoup d'habitants craignent encore le débordement de la Broye au temps d'orage, parce que la reine avait dit que [...] etc.

Mille ans après sa mort, dans les campagnes, la reine Berthe se déploie dans la survie, et continue à faire partie intégrante de l'héritage culturel romand. (Notons que *La Reine Berthe et sa famille* a paru à l'Édition des 3 Collines fin novembre 1947, et qu'elle a obtenu le prix Schiller l'année suivante).

On constate qu'ici encore le patrimoine littéraire est d'abord et au plus haut point une expérience vécue, une rencontre (le terme est revenu dans les témoignages sur la reine Berthe). Loin de se composer d'une suite d'événements datés de l'histoire de notre pays, le patrimoine est un ensemble d'images significatives d'autres époques demeurées dans le subconscient collectif, et qui ressurgissent comme autant de fragments de mythologie spontanée. Cingria est conscient de cette innommable richesse ; et lorsqu'on fait table rase des légendes au nom d'un rationalisme desséchant les esprits, il ne décolère pas et s'insurge contre le dogmatisme de Renan qui sévissait encore en 1950 et qui, au nom de la prétendue vérité historique, porte sciemment atteinte à la première de nos légendes patrimoniales. Écoutons-le :

«...en Suisse, dans les écoles, au lieu de raconter aux petits rondement l'histoire de Guillaume Tell, on leur dispense comme la plus précieuse manne – disons du chocolat vitaminé – la conviction que Guillaume Tell n'a jamais existé. » (*Ibidem*, 10).

Le patrimoine – si vous me permettez cette approche phénoménologique – le patrimoine est ce qui nous permet de vaquer à nos besognes quotidiennes, l'âme ronde, le pas

élastique, dans une tonicité de l'être (Cingria aimait beaucoup ce terme) avec cette assurance à la fois sereine et bondissante que procure la conscience de savoir d'où l'on vient parce qu'on a reçu en partage une culture précisément identitaire. Loin de rechercher des paradis artificiels ou la science d'un gourou de passage, nous savons que nous pouvons trouver chez nous et en nous un prolongement ancestral et la beauté essentielle. C'est la raison pour laquelle, dans notre société, le patrimoine littéraire n'est ni un élément superflu, ni même un luxe, mais une condition nécessaire à l'épanouissement de l'individu.

Le patrimoine en tant que projet

Mais « le patrimoine, ce n'est pas une nostalgie, c'est un projet ». (Et j'en viens à la deuxième partie de mon propos). La phrase est de Renaud Donnedieu de Vabres, ministre de la culture du Gouvernement français. Le patrimoine est un projet. Il se meurt s'il n'est entretenu. Comme l'a souligné Doris Jakubec, il faut réveiller une œuvre, environ toutes les deux générations. Il faut à la fois des relais pour la transmission de la culture, et des « producteurs » de culture. Or, s'il est souvent difficile de concevoir la portée patrimoniale d'une œuvre littéraire, pour notre écrivain, les choses sont claires ; d'une part Cingria est un remarquable passeur de notre héritage culturel, son œuvre peut être comptée, intrinsèquement, parmi les patrimoines émergents essentiels de notre paysage artistique. Il nous intéresse donc à double titre, en tant que passeur et en tant que créateur.

Afin que cette émergence soit lumineuse et rayonnante, nous estimons qu'il importe de compléter l'ancienne édition chronologique et non critique (17 volumes, dont certains ne sont plus disponibles), par une nouvelle édition thématique, prenant en compte les inédits ainsi que les apports récents de la génétique textuelle.

L'objectif de la nouvelle édition critique de l'œuvre de Cingria est de guider la lecture d'un large public en faisant ressortir la cohérence des grandes matières. Un volume de récits, un autre d'essais d'une écriture plus érudite (dont *La Reine Berthe et sa famille*, *La Civilisation de Saint-Gall*, *Pétrarque*) et un troisième volume de propos, qui d'après leur thème dominant ont été groupés sous des rubriques telles que Langue et Littérature, Beaux-Arts, Musique, Idées politiques etc. Ce qui peut nous intéresser entre autres, c'est de voir comment un homme du XX^e siècle met à profit un héritage culturel aussi lourd que le nôtre. Contrairement à Baudelaire, pour qui le poids de la culture de notre vieille civilisation est synonyme de spleen et de découragement : - « J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans » (Spleen), est bien le début d'une rêverie de l'accablement - Cingria fait son miel de cet héritage tout naturellement et avec une allégresse contagieuse.

Il n'en demeure pas moins que notre entreprise éditoriale est semée d'embûches. Dix-neuf chercheurs sont aujourd'hui à l'œuvre, en prenant sur leur temps libre, pour travailler sur les manuscrits (la tâche amorcée est gigantesque depuis la localisation des manuscrits, à leur transcription, en passant par l'identification des brouillons, des amorces, des avant-textes, des matériaux documentaires ou autobiographiques y relatifs). L'essentiel du corpus se trouve au Centre de recherches sur les lettres romandes dirigé

par Daniel Maggetti. Lorsque les manuscrits sont en mains privées nous avons rencontré différents types d'obstacles, qui feront l'objet de mes dernières remarques.

Les recherches individuelles des collaborateurs sont ponctuées de séances de travail en groupe ou de déplacements en commun (au mois de mai de cette année quatre des nôtres ont passé une semaine à l'IMEC à Caen, afin de faire, notamment, l'inventaire des manuscrits de Cingria qui se trouvent dans le fonds Jean Paulhan puisque Cingria est un auteur de la NRF). En février prochain, nous accueillerons à Dorigny Mme Almuth Grésillon, directrice de recherche au CNRS et spécialiste de l'ITEM (Institut des Textes et Manuscrits Modernes). Son expérience sera précieuse pour la transcription de certains inédits.

L'homogénéisation de nos études et de notre appareil critique est une autre tâche périlleuse et chronophage. Pour l'accomplir et alléger notre programme, nous espérons vivement obtenir du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique le soutien nécessaire au financement d'un poste de coordinateur ou secrétaire de rédaction, pour trois ans. Dans ce sens, une demande a été déposée le 30 septembre dernier, au FNSRS.

Ce qui nous amène à un autre domaine à gérer, le budget et l'obtention des fonds nécessaires pour garantir sur la durée le respect des exigences et du professionnalisme qui sont actuellement les nôtres. Les fonds sollicités alimenteront les postes suivants : le budget de fonctionnement (par ex. les déplacements et les rencontres régulières, à Dorigny qui est notre centre administratif) et les différents mandats de recherche qui permettent de libérer un chercheur pour quelques mois afin qu'il puisse se consacrer efficacement et sereinement à notre édition, ensemble ces deux postes couvrent un quart du budget ; le budget de fabrication des 5 volumes par L'Age d'Homme dans la collection Caryatides, poste qui correspond également *grosso modo* à un quart du budget. Enfin le financement du poste de coordinateur mentionné plus haut, qui équivaut à un peu moins de la moitié du budget total.

Jusqu'à aujourd'hui, depuis notre demande adressée aux diverses institutions au mois de mars 2005, nous avons pu réunir un peu moins de la moitié de la somme minimale requise. Nous sommes très reconnaissants à La Loterie Romande qui a été particulièrement généreuse, ainsi qu'un bon nombre de fondations privées. Mais les temps sont durs pour les cantons et les villes, en particulier depuis que le peuple a refusé l'augmentation des impôts.

C'est ici que je m'arrêterai sans m'appesantir sur la politique culturelle de notre pays et de nos cantons. Nous avions compté sur 100 000 CHF de la part des villes et des cantons (des personnes autorisées nous avaient dit que cette somme était raisonnable). Or, nos cantons et villes de Romandie n'ont libéré, en tout et pour tout, que 12 000 CHF. Il est vrai que notre démarche à la Loterie Romande avait été appuyée par le Canton de Vaud (qui cette année n'a pas pu entrer en matière pour une aide si minime soit-elle). Il n'empêche que le problème quant aux possibilités des organes publics à financer de nouveaux projets demeure entier.

Il en va de même pour ce qui est du refus de l'Office fédéral de la Culture de nous accorder un subside, organe dont les critères nous paraissent aussi discutables.

Un autre type d'embûches est lié à l'accès aux manuscrits. Voici deux exemples de contretemps survenus dans ce domaine, en une année :

Dans notre retour aux sources, nous nous heurtons, d'une part à un détenteur de manuscrits importants et nombreux (une quinzaine de titres pour le moins) qui, pour des raisons familiales, refuse de divulguer qu'il est le détenteur de ces textes. Par voie de conséquence, il refuse non seulement de les vendre, mais encore de nous en faire tenir des photocopies, et même de nous les montrer. La situation est dramatiquement bloquée pour le moment. L'événement peut paraître anecdotique mais il montre toute la difficulté qu'il y a à cerner un patrimoine littéraire émergent.

D'autre part, un second événement a contrarié nos recherches. Et je pense qu'il est un classique du genre lié à l'actuel marché des Archives.

Le 15 décembre 2004, à Paris, Sotheby's met en vente la plus importante correspondance inédite connue de Cingria, elle est adressée à son amie peintre, Méraud Guevara. Le lot compte plus de 70 lettres de 1941 à 1953. Entre l'Association des Amis de Charles-Albert et la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, nous réunissons la somme de 15 000.- euros auxquels le lot est estimé. M. Hubert Villard, directeur de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, est dans la salle, et mise pour l'acheter, mais les enchères grimpent à une somme prohibitive (28.800 euros) et le lot nous échappe. Nous écrivons au Département des Livres de la Maison Sotheby's pour pouvoir disposer du nom et de l'adresse de l'acquéreur. On nous répond que: « le lot a été acheté par un courtier afin que le nom de l'acquéreur ne soit pas divulgué ». Le manuscrit semble perdu pour notre édition. Même une préemption lors de la vente aux enchères d'un document jugé essentiel pour le patrimoine national ne nous protège pas de ce type d'incident, le budget de l'Etat ne le permet guère. Il faudrait une caisse de prévoyance pour empêcher l'exode de pièces patrimoniales reconnues comme telles.

Il y aura d'autres occasions d'achat, bientôt : on me signale la vente prochaine à Drouot d'une correspondance et, semble-t-il, d'un carnet de notes, tous deux de Cingria. Nous serons vigilants, mais nous n'avons pas la haute main sur la question.

Notre entreprise se poursuit. Elle a pour tâche essentielle de favoriser l'émergence du patrimoine que constitue l'œuvre de Cingria, de le préserver et de le faire connaître, tant il est vrai que Cingria demeure, avec Ramuz et Cendrars, en pays romand, l'un des témoins littéraires majeurs de la première moitié du XXe siècle.

Dans sa nouvelle édition, l'œuvre de Charles-Albert Cingria ne manquera pas d'apparaître à la fois comme un facteur de sauvegarde et un facteur de renouvellement pour l'identité culturelle suisse.

Extrait sonore : ☹

Adresse de l'auteur :

De Courten, Maryke
Grand-Rue 50

1180 Rolle
antoine.decourten@bluewin.ch

Documents iconographiques



1. Portrait de Charles-Albert Cingria, reproduction d'un dessin de Modigliani, daté de 1917. Collection particulière.



Charles-Albert Cingria en 1935.

2. Portrait de Charles-Albert Cingria en 1935, reproduction d'une photographie. Reproduit dans les *Œuvres Complètes*, Lausanne, L'Age d'Homme, 1967-1981, volume VI, frontispice



3. Charles-Albert Cingria et la reine Berthe, dessin de G ea Augsburg, reproduit dans la *Gazette des Lettres*, 4e ann ee, No 64, Paris, 12 juin 1948.